

L'inforoute abolira-t-elle le journal et le journaliste?

par Mario Pelletier

(Article paru dans la revue FORCES, Montréal, no 115, 1997.)

Le World Wide Web, la face multimédia d'Internet, est apparu depuis trois ans seulement, mais tous les médias en subissent déjà une influence marquante. En premier lieu, les journaux. Il n'est pas de jour qu'ils ne parlent d'Internet ou de ce qui se passe sur Internet. De fait, qu'advient-il du journalisme à l'ère de l'inforoute? Quel est l'avenir du journal et du journaliste, à la fois hors et dans le cyberspace?

Posons d'abord la réalité du Web ou de l'inforoute en général. Il s'agit d'un supermédia, doté d'une ubiquité, d'une instantanéité, d'une interactivité et d'une capacité encyclopédique sans précédent. C'est à la fois le village global et la bibliothèque universelle à portée de la main. Au doigt et à l'oeil. Quiconque en a fait l'expérience le sait. En l'espace d'un clic de souris, on passe de Rome à Singapour, de la Bibliothèque du Congrès américain à la Bourse de Tokyo, du musée du Louvre au *Times* de Londres, de l'Université de Beijing au gouvernement du Québec, de telle banque à telle entreprise; ou, en plus modeste, du site personnel d'un collectionneur de plaques minéralogiques à un autre sur les fouilles d'une épave tricentenaire dans les eaux du Saint-Laurent. On peut aussi capter en direct une station de radio en France, voir des images vidéo des dernières actualités du jour, sur CNN ou ailleurs. Bref, les sources d'informations sont innombrables et immédiates (selon la vitesse de votre connexion Internet). Sans parler des possibilités d'interactivité, par échange de courrier électronique ou par participation à des forums de discussions. Toute question lancée dans le cyberspace trouve vite réponse. Le Web nous donne l'impression grisante de pouvoir tout savoir sur tout dans le temps de le dire.

LE MODÈLE DU JOURNAL UNIVERSEL

En somme, la Toile est le modèle, en construction rapide, du journal universel. Qui, à la limite, pourrait remplacer tous les autres... C'est cette évolution qu'on voit se dessiner depuis trois ans. Quand on a été journaliste dans les années 70, par exemple, on peut mieux mesurer le chemin parcouru depuis les temps, maintenant antédiluviens, où les machines à écrire crépitaient dans les salles de rédaction.

Au pupitre international d'un journal quotidien, on pouvait alors s'émerveiller de suivre heure par heure (sinon minute par minute) les événements importants qui se déroulaient dans le monde, grâce au fil de presse des grandes agences mondiales — AFP, Reuters, AP, UPI. Cependant, l'heure de tombée amenait toujours la même frustration. De toutes les dépêches qui s'étaient empilées sur le bureau, on n'en pouvait publier qu'une mince partie. Presque tous les articles approfondis sur les événements en cours, analyses ou dossiers qui éclairaient une situation dramatique ou explosive dans telle ou telle région du monde, devaient être écartés sans retour pour faire place aux courtes synthèses, aux survols, qui relatent vite sans rien expliquer ni documenter. Le journal, bien sûr, ne pouvait pas tout publier. Il avait des contraintes d'espace.

Il en va toujours de même dans les journaux. Les médias imprimés sont contraints par l'espace; la radio et la télévision, par le temps. Avec l'inforoute, ces deux contraintes n'existent plus. Plus de problèmes d'espace, et le temps est totalement vôtre. On peut documenter un sujet à l'infini, grâce aux hyperliens.

Quand une crise éclate dans un pays, on peut sur un site web renvoyer à divers documents complémentaires, cartes géographiques, notices biographiques, textes officiels, informations économiques, culturelles ou autres, ainsi qu'à une série d'articles antérieurs qui retracent l'origine et l'évolution des événements, etc., comme le font maintenant régulièrement les grands quotidiens en ligne aux États-Unis. L'information acquiert ainsi une profondeur qu'aucun organe de presse ne pouvait donner jusqu'ici. En novembre dernier, par exemple, lorsqu'on a découvert et arrêté un membre de la CIA qui servait d'agent d'information à la Russie, l'édition web du *Washington Post* a fait un lien, dans sa nouvelle, avec un document de 18 pages décrivant en détail le fil de l'enquête qui a abouti à l'identification et à l'arrestation de l'agent Nicholson. La nouvelle se trouvait ainsi étayée et complétée par sa source, le rapport policier incriminant. En outre, pour un surplus d'informations, le quotidien renvoyait à des articles précédents sur des cas d'espionnage.

UN NOUVEAU JOURNALISME PERCUTANT

Cette formidable capacité documentaire, encyclopédique, que permet la Toile a déjà commencé à

influer profondément sur la pratique du journalisme. Elle donne notamment une force nouvelle au journalisme d'enquête.

Ainsi, en août dernier, le *San Jose Mercury News*, un quotidien local de Californie, a réussi à incriminer la puissante CIA à partir d'une série d'articles intitulée « Dark Alliance ». Ce reportage démontrait comment la forte consommation de *crack* dans les quartiers noirs de Los Angeles était due à des trafiquants de drogue du Nicaragua reliés à une armée de guérilla soutenue par la CIA. Le journaliste Gary Webb avait remonté la filière jusqu'au début des années 80 pour montrer qu'à cette époque des exilés nicaraguayens de droite avaient introduit la cocaïne à Los Angeles pour financer l'armée des Contras appuyée par Washington, et tout cela au vu et au su de la CIA. Les articles du *Mercury News* ont soulevé l'intérêt dans les grands médias nationaux aux États-Unis, mais ceux-ci (notamment le *Washington Post* et le *Los Angeles Times*) ont eu tendance à mettre en doute les faits avancés par le journaliste de San Jose. Cependant, le journal californien ne s'est pas contenté de publier la série d'articles sur son site web. Il a aussi fourni des liens à divers dossiers judiciaires, rapports de police, transcriptions de témoignages. Bref, pour chaque assertion, il y avait un document à l'appui qu'on pouvait consulter directement sur Internet.

En plus de dévoiler des activités criminelles, cette enquête journalistique a eu une répercussion sociale inattendue. Elle a soulevé un immense intérêt dans la communauté noire américaine. Du coup, les Noirs se sont mis à s'intéresser à Internet. Ils découvraient un nouveau média qui leur donnait accès à des informations qu'ils n'auraient jamais pu lire dans leurs journaux locaux.

Une autre leçon qu'on peut en tirer, c'est que le Web, en théorie, met tous les journaux (tous les producteurs d'informations), petits ou grands, sur un pied d'égalité. Dans cette histoire, le petit quotidien de San Jose avait autant de poids que le *New York Times*.

Une autre illustration de la nouvelle loi de gravité de l'information dans le cyberspace. L'automne dernier, lorsque les réfugiés rwandais au Zaïre se sont mis tout à coup à retourner en masse dans leur pays, un article annonçant ce grand déplacement avait commencé à circuler sur Internet à partir d'un petit hebdomadaire d'Afrique du Sud, le *Mail and Guardian Weekly*. Dans l'édition papier du journal, qui tire à 33 000 exemplaires, la nouvelle était passée inaperçue.

Quelques jours plus tard, elle fut repérée sur la Toile et répercutée aux quatre coins du monde par les grandes agences de presse.

MULTIPLICATION DES SOURCES D'INFORMATION

De plus en plus, les sources d'information se multiplient et surtout leur capacité de diffusion.

On a beaucoup dit qu'Internet ou, pour prendre un terme plus générique, l'autoroute de l'information représentait une révolution du même ordre et de la même ampleur que l'invention de l'imprimerie. Avant l'imprimerie, la distribution de l'information se faisait d'une personne à une autre; avec l'imprimerie, c'est d'une à plusieurs; et avec l'inforoute, c'est désormais de plusieurs à plusieurs.

On assiste à une sorte de dé-monopolisation de l'information. Les acteurs des événements (politiques, sociaux, économiques ou autres), peuvent maintenant, grâce à l'inforoute, diffuser et échanger directement leur information originale (ou leur point de vue), sans passer nécessairement par la courroie de transmission des médias ou par le filtre du journaliste (reporter, éditeur, chef de bureau, etc.).

Tout organisme, mouvement populaire, parti politique, entreprise ou même tout particulier peut avoir un site web pour diffuser son information dans le monde entier. Cela pose un défi nouveau au journaliste : il est forcé de traiter l'information avec plus de soin, plus de rigueur. Car aujourd'hui la plupart des sources originales d'information sont consultables directement sur la Toile. Un reporter français dépêché à Montréal, par exemple, ne peut plus se permettre de mal connaître le nom du premier ministre du Québec (comme on l'a déjà vu, il y a quelques années seulement!).

Mais la surabondance des sources d'informations sur la Toile risque d'être — et est déjà, dans certains cas, — une sorte de boîte de Pandore. On a vu ces derniers temps qu'Internet pouvait être la plus grande machine à rumeurs de tous les temps : Bill Gates à qui on prêtait l'intention d'acheter le Vatican; les fausses alarmes lancées au sujet de virus informatiques imminents; et, il y a quelques mois, l'affaire Salinger, cet ancien secrétaire de presse du président Kennedy qui, sur la foi d'un document circulant sur le réseau, prétendait que l'avion de la TWA qui s'était

écrasé dans la mer près de New York, en juillet 1996, avait été descendu par un missile de la Marine américaine.

Le cyberspace peut laisser passer un flot de fausses nouvelles, désinformation, propagande sectaire ou haineuse, recettes terroristes, matériel pornographique, complots, manipulations, chantages, sabotages criminels et autres gentillesse de la nature humaine. Il y a aussi danger accru de course au sensationnel et de falsification de documents, avec les possibilités inouïes de truquages que permet la numérisation (photos, images, films, bandes audio, etc.). On peut ainsi manipuler l'information, créer de faux événements, des scandales gratuits. La répercussion rapide de telles faussetés dans tous les coins du globe peut causer de graves perturbations, entraîner des crises politiques, économiques, etc. La vigilance s'impose donc plus que jamais dans le cyberspace.

De fait, si on s'y arrête, on peut trembler d'avance devant les capacités effarantes d'influence et de mobilisation de ce supermédia quand il atteindra vraiment les masses. Pensons seulement à la puissance de diffusion immédiate et massive de l'information, combinée avec la volonté et la capacité de sabotage de certaines organisations criminelles ou terroristes et avec l'ignorance fanatique de certaines masses populaires. Voilà un scénario apocalyptique, pour romanciers de la terreur anticipatoire !

Mais il faut dire que la Toile donne aussi une capacité égale de résistance, une capacité égale de contrecarrer rapidement et massivement les faux bruits et les mouvements irrationnels. George Gilder, l'un des gourous américains des nouvelles technologies prétend qu'Internet « multiplie des millions de fois » le pouvoir d'une personne avec un ordinateur¹. Chose sûre, à mesure qu'il s'agrandit, le réseau accroît d'autant les possibilités de résistance individuelle aux entraînements collectifs comme aux répressions.

Dès 1991, en Russie, au moment de la tentative de coup d'État communiste, des étudiants russes à Moscou faisaient connaître la situation sur Internet. En décembre dernier, lors des manifestations populaires à Belgrade, les stations de radio fermées par le gouvernement serbe ont trouvé tout de suite le moyen de continuer à diffuser sur le Web. Même chose pour un journal

1 Magazine *Wired*, mars 1996.

algérien, *La Tribune*, interdit de publication l'été dernier et qui a trouvé refuge sur la Toile, grâce à l'organisation française Reporters sans frontières. Internet peut servir à bien des fins, mais il devient aussi un instrument puissant au service de la liberté d'expression et des droits démocratiques dans le monde.

C'est d'ailleurs ce potentiel d'expression universelle de la Toile qui donne une nouvelle chance aux langues et aux cultures plus ou moins minoritaires. Paradoxalement, au moment même où l'anglais et la culture américaine semblent triompher de façon définitive dans le monde entier, avec l'inforoute universelle (et les technologies qui vont avec), c'est à ce moment là qu'une chance est donnée aux autres cultures non seulement de survivre mais de prendre un nouvel essor. Encore là, il y a une analogie à établir avec l'arrivée de l'imprimerie qui, au moment de l'hégémonie indiscutable du latin en Europe, a contribué à l'affirmation et à l'expansion des langues nationales. En sera-t-il de même avec l'inforoute? Déjà, on voit les hispanophones aux États-Unis, par exemple, retrouver un contact régulier avec leurs pays d'origine, grâce aux nombreux journaux latino-américains qui s'affichent sur Internet. De même, l'inforoute permet aux francophones dispersés sur la planète de tisser de nouveaux liens et des solidarités accrues entre eux.

MENACES ET OCCASIONS POUR LA PRESSE

Pour revenir à la presse écrite, disons que le contexte révolutionnaire de l'inforoute présente pour elle à la fois des menaces et des occasions nouvelles. De toute évidence, la presse écrite, qui déjà ne pouvait pas rivaliser avec les médias électroniques (radio, télévision), pour la rapidité de communication de la nouvelle, perd ses avantages documentaires (contenu, archivage) avec l'arrivée d'Internet. La rigidité et la lourdeur de l'imprimé, face au nouveau super-média électronique,

deviennent des entraves pour la presse sur papier, qui sera forcé de se redéfinir, sinon de muter, à plus ou moins long terme, pour ne pas être acculée à un rôle de plus en plus secondaire.

Certaines publications à long intervalle de périodicité – trimestrielles, mensuelles – (sans parler des livres) sont encore davantage mises en question. Sur bien des plans, elles peuvent se trouver marginalisées par l'inforoute, qui offre des avantages même sur le plan économique : économies

de papier, d'impression, d'entreposage, etc. C'est d'ailleurs pourquoi les grandes encyclopédies comme Britannica ou Universalis renonceront sans doute à l'édition sur papier, qui deviendra un objet de collectionneur. En passant sur cédérom et sur Internet, elles trouvent aussi un enrichissement enviable dans le multimédia. On pourrait donc voir le cyberspace non pas tant comme un danger pour les périodiques que comme une nouvelle occasion. Encore faut-il que ceux-ci prennent conscience de l'importance stratégique du nouveau véhicule de communications universel et qu'ils sachent l'utiliser à bon escient. Chaque périodique devrait avoir son site web, à l'exemple du *Monde diplomatique*, qui ne donne que le sommaire de son numéro courant, mais livre le contenu intégral des anciens numéros, et en outre maintient en ligne un forum permanent de discussions et d'échanges avec ses lecteurs.

Le journal, hebdomadaire ou quotidien, est aussi en péril, non seulement pour ce qui concerne la quantité, la qualité et la rapidité de l'information, mais aussi, et surtout, du côté publicitaire. Car même en admettant qu'il conserve la plus grande partie de ses lecteurs, le journal est menacé à brève échéance de perdre une grande partie de ce qui lui avait donné naissance au XVII^e siècle, les annonces².

Une des grandes sources de revenus pour les journaux, ce sont les annonces classées. Elles ne représentent pas moins de 37 % des revenus des journaux, selon une étude publiée en novembre dernier.³ Or, les possibilités interactives rendent les annonces sur la Toile bien plus intéressantes et efficaces que dans les journaux. Il suffit qu'Internet gagne en pénétration dans la population, ce qui est en train de se faire à grande vitesse (surveillez l'accélération, quand les gens pourront capter Internet avec un simple téléviseur, ce qui est déjà possible!), pour que les journaux perdent cette source de revenus. Il est à prévoir aussi que les annonceurs commerciaux feront de plus en plus défection vers le cyberspace.

En somme, si les journaux sont menacés, c'est moins du côté des lecteurs (bien des gens vont rester attachés à leur café-journal du matin) que du côté des annonceurs. Il est à prévoir, en tout cas, qu'ils vont maigrir. Les kilos de papier imprimé des éditions du samedi de *La Presse* ou du

2. En 1629, Théophraste Renaudot, le fondateur du premier journal français, avait commencé par établir un « Bureau d'adresses », sorte d'agence de placement. En 1631, il lança la *Gazette* à laquelle il incorpora des « Feuilles du Bureau d'adresses ».

New York Times, par exemple, pourraient être condamnés comme les dinosaures — et sans doute, comme eux, à cause de leur taille monstrueuse. Pour le plus grand bien de nos forêts !

Mais si le journal imprimé risque d'être marginalisé, réduit à une courroie de transmission de plus en plus secondaire de l'information. Par contre, son passage dans le cyberspace pourrait donner un nouveau souffle aux entreprises de presse et au journalisme comme tel. C'est d'ailleurs ce qui est en train de se produire. Coincée dans le temps et dans l'espace, la presse écrite trouve une autre vie dans le cyberspace.

C'est un signe qui ne trompe pas. Si plus de deux mille journaux et magazines à travers le monde s'affichent déjà sur Internet et publient des éditions interactives, c'est qu'ils y voient une occasion à saisir. De fait, le cyberspace donne à l'imprimé l'occasion d'être enfin à armes égales avec les médias électroniques. Aujourd'hui, les nouvelles dans les éditions web de grands quotidiens américains, comme le *USA Today* ou le *Washington Post*, sont sans cesse renouvelées au cours de la journée (et de la nuit). Consultables en permanence, 24 heures sur 24, avec en plus les archives de leurs éditions antérieures ou même de leurs éditions papier, les journaux web dament le pion à la radio et à la télévision. Mais ceux-ci réagissent en diffusant à leur tour sur la Toile.

Et c'est ainsi que l'inforoute absorbe peu à peu tous les médias. Plus que multimédia, elle devient « omnimédia ». Tentaculaire comme la ville de l'âge industriel, la grande pieuvre de l'information.

NOUVELLES AVENUES POUR LA PRESSE ÉCRITE

Mais la « cybérisation » de la presse donne en même temps l'occasion d'un nouvel essor du journalisme. Nous avons vu que de nouvelles formes de journalisme sont en train d'éclore.

Le journaliste peut maintenant puiser à une abondance sans précédent de sources d'information. Mais cette abondance exige une grande discrimination. Et c'est là sans doute qu'une nouvelle mission lui incombe. Moins pris par la relation de l'actualité, le journaliste est davantage appelé à la décoder, à l'analyser, à la jauger. Il y a de nécessaires fonctions de critiques à exercer dans le

cyberespace, et à propos du cyberespace, pour qu'il ne s'agisse pas d'un immense fourre-tout. Pour distinguer le vrai du faux. Pour contrecarrer une désinformation et une propagande (qu'elle soit idéologique ou commerciale) qui menacent d'envahir tous les espaces.

La plus-value ajoutée à une information omniprésente deviendra très précieuse. On aura besoin de triages de plus en plus fins dans l'avalanche d'informations qui nous tombent tout à coup sur la tête. Diverses entreprises proposent des robots informatiques pour faire le tri à notre place, mais ces machines doivent être programmées, doivent être orientées vers telle ou telle information. Elles ne sauront pas d'elles-mêmes discerner la vérité et la qualité d'un message.

En fait, l'information risque d'être encore plus catégorisée. Elle sera de diverses qualités. Et elle aura son prix, comme elle l'a toujours eu finalement. Des mass-media, on pourrait bien passer aux «class-media», de l'information de masse à l'information de classe. Des informations rares, privilégiées, pour ceux qui auront les moyens de la payer. Des informations communes, courantes, pour les autres. Par exemple, des renseignements financiers et économiques avantageux pour les investisseurs; des informations politiques de premier plan pour les grands décideurs, etc. Et le prix sera en conséquence.

Les grandes entreprises qui travaillent actuellement à s'arroger des monopoles sur l'inforoute cherchent à devenir de super-diffuseurs. Elles vous proposent d'aller chercher, choisir et traiter l'information pour vous, d'abord pour vous la faire payer, ensuite pour vous ramener au modèle passif de la télévision, où le consommateur assiste au défilement d'une sorte de fast-food audiovisuel. Cela menace beaucoup le modèle de bibliothèque universelle, accessible à tous et consultable à volonté, que la Toile préfigurait en ses débuts. Les difficultés que connaît le projet Gutenberg, cette initiative universitaire de numérisation de tous les titres de la littérature classique mondiale pour les offrir gratuitement sur Internet, ne sont pas étrangères à ce virage commercial. De bibliothèque, Internet pourrait donc devenir assez vite librairie multimédia, où tout s'achète et se vend, même quelques secondes de consultation en ligne. Selon toute apparence, c'est vers ce modèle économique que la tendance lourde des inforoutes penche actuellement.

Quoi qu'il en soit, la presse écrite semble appelée de plus en plus à jouer un rôle secondaire face

à un média ultra-absorbant, qui accapare tout, qui est justement «multimédia», on pourrait dire «omnimédia». Mais la radio et la télévision sont probablement les médias les plus menacés par l'inforoute à court terme. Elles risquent d'être englouties corps et biens. La programmation télé, par exemple, n'aura plus de raison d'être. Pourquoi attendre une heure donnée pour regarder une émission, les nouvelles, etc.? Alors que l'inforoute vous livrera tout ce que vous voulez au moment où vous le voulez. Bien sûr, le téléviseur restera sous une forme ou une autre (probablement fusionné avec l'ordinateur, comme le laissent déjà prévoir les Web-TV), mais pas la télévision comme telle (comme structure médiatique — manifestement dépassée), qui sera avalée par l'inforoute devenue « l'omnivision ». Même chose pour la radio, qui est appelée à devenir tout juste un autre attribut de l'inforoute mais totalement universel (comme possibilité de réception et de diffusion). Ainsi les médias les plus associés au 20^e siècle, la radio et la télévision, risquent de disparaître avec lui, ou à peu près.

Paradoxalement, ce qui permettra sans doute aux journaux de survivre et de tirer leur épingle du jeu, ce sera cette antique moyen de communication qui s'appelle l'écriture. Il y a un symbole réjouissant dans le fait de voir le plus vieux quotidien du monde, le *Wiener Zeitung* (journal de Vienne), fondé en 1703, s'afficher maintenant sur Internet.

Après tout, le papier demeure encore le support le plus confortable pour la lecture... mais jusqu'à quand? On nous annonce justement — le fameux Media Lab du Massachusetts Institute of Technology (MIT) fait des expériences là-dessus — une sorte de papier numérique, qui aurait de la mémoire et des connexions. Imaginez : une seule et même page, de format commode, vous servirait à recevoir chaque jour ou chaque heure votre journal renouvelé, et elle stockerait toutes les informations reçues en mémoire.

La révolution numérique n'en est encore qu'à ses balbutiements. Dans cette « révolution du sable, du verre et de l'air » (silicone, fibre optique, sans-fil), comme le dit à sa façon lapidaire George Gilder, bien malin qui pourrait prédire ce que seront devenus la presse et le journalisme dans seulement 25 ans !

3. Editor & Publisher Company, «Online Classified : The Impact of New Electronic Technologies on Newspaper Advertising»; on en trouvait un aperçu, en décembre dernier, à l'adresse Internet <http://www.mediainfo.com/ephome/news/newshtm/recent/112196n1.htm>.